

**LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE**  
**au Congrès archéologique de France**

*à Abbeville et en Angleterre.*

---

La soixantième session du Congrès archéologique de France a eu lieu à Abbeville du 27 juin au 5 juillet et depuis longtemps on n'avait pas vu un aussi grand nombre de membres répondre à l'appel du directeur de la Société française d'Archéologie. La liste d'inscription comprenait plus de deux cents noms.

De tous les points de la France, comme de divers parties de l'Europe les archéologues s'étaient donné rendez-vous dans la capitale du Ponthieu.

La Société historique de Compiègne y comptait, comme d'habitude, un groupe important et ce n'est pas en vain, que dans le rapport qu'il présentait à la Société, un mois avant, lors de ses noces d'argent, M. le comte de Marsy avait fait appel à ses confrères.

MM. le président Sorel, le baron de Bonnault, Raymond Chevallier, le comte Maurice de Failly, le comte de Lambertye, Charles Leman, R. Souhart, ainsi que plusieurs dames formaient le contingent Compiégnois, grossi de MM. Vatin, de Senlis, Bellou, de Formerie et d'un certain nombre de membres correspondants dont il serait trop long de donner la liste.

### A Abbeville et aux environs.

Le Congrès tenait le 27 sa séance d'ouverture dans la grande salle de l'Hôtel de Ville d'Abbeville et M. de Marsy prenait place au bureau, ayant à ses côtés M. le comte de Lasteyrie, membre de l'Institut, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique et M. de Poilly, maire d'Abbeville, et entouré des présidents des principales Sociétés savantes de la région et des délégués étrangers.

Après les souhaits de bienvenue adressés par M. Delignières, président de la Société d'Emulation et par M. le Maire d'Abbeville, M. de Marsy a donné lecture d'un discours dans lequel, avant de passer en revue les travaux de la Société, il a évoqué des souvenirs d'enfance qui lui ont permis de retracer le tableau du mouvement scientifique d'Abbeville, il y a quarante ans.

M. de Lasteyrie a, dans une allocution chaleureuse, affirmé une fois de plus l'intérêt que le Ministre de l'Instruction publique, dont il était le délégué, portait aux travaux des Sociétés savantes de province.

Nous ne pouvons résumer toutes les communications faites dans cette séance et dans les suivantes; presque toutes ont eu pour objet l'archéologie du Nord de la France et il suffira de rappeler les noms de leurs auteurs pour en montrer l'importance, ce sont MM. Henri Macqueron, Delignières, D'Ault-Dumesnil, le baron de Calonne, Georges Durand, Jadart, de Guyencourt, Wignier de Warre, Travers, l'abbé Requin, etc. Nous mentionnerons spécialement celles de M. Jules Lair, sur l'assassinat du duc de Normandie, Guillaume Longue-Épée, à Picquigny, de Monseigneur Dehaisnes, sur l'influence de l'art flamand à Amiens et de M. le sénateur Tocilescu, sur les antiquités romaines de la Roumanie.

Tout Congrès a son banquet, celui d'Abbe-

ville a eu lieu dans la salle de spectacle et réunissait près de cent convives. Au dessert, M. de Marsy, se faisant l'interprète de ses confrères, a exprimé à M. Palustre, le plaisir que tous les membres de la Société avaient ressenti à la nouvelle de sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur et lui a annoncé qu'il était chargé, en leur nom, de lui offrir en souvenir la réduction du groupe des *Trois Grâces* de Germain Pilon, car à l'historien de la *Renaissance française*, on ne pouvait offrir que le chef-d'œuvre d'un des maîtres français du xvi<sup>e</sup> siècle.

La visite des monuments d'Abbeville a eu lieu en plusieurs jours.

L'église de Saint-Wulfran a tout d'abord attiré notre attention et M. Delignières nous a commenté avec autorité les sujets des riches sculptures qui décorent son portail. L'antependium placé derrière le chœur a fourni le sujet d'intéressantes observations et si quelques-uns croient y reconnaître une œuvre de l'Ecole italienne, d'autres, avec plus de raison, pensons-nous, préfèrent l'attribuer à un artiste de Cologne ou des bords du Rhin. Les autres églises n'offrent qu'un intérêt restreint, mais nous devons signaler cependant le retable de Saint-Paul sur lequel est figurée une scène de la vie de la Vierge où se trouve la représentation exacte d'une chambre de la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

Les maisons de bois ont été nombreuses à Abbeville autrefois, malheureusement un certain nombre ont été détruites, soit par l'effet du temps, soit par la fantaisie d'amateurs qui en ont dispersé les débris, toutefois on en compte encore quelques-unes fort remarquables, notamment la maison de François I<sup>er</sup>, rue de la Tannerie et la brasserie de M. Macqueron, rue des Teinturiers. Signalons aussi les maisons à poutres et à corniches sculptées situées près de Saint-Wulfran; mais nous allons empiéter sur le guide fort bien rédigé par M. Henri Macqueron, le modèle des secrétaires généraux.

Les musées d'Abbeville, l'hôtel Boucher de Perthes, avec ses collections préhistoriques — dont M. D'Ault-Dumesnil nous a exposé la classification avec la netteté qu'il apporte dans toutes ses recherches —, ses meubles et ses sculptures, ses faïences et ses tableaux, dans lesquels on remarque quelques œuvres de premier ordre noyées dans une masse de toiles sans intérêt, le Musée du Ponthieu, avec ses salles historiques, sa salle des graveurs abbevillois et son embryon de Musée archéologique nous ont aussi longtemps retenus. Avec M. Alcuis Ledieu enfin, nous avons vu la bibliothèque, ses manuscrits, dont l'évangélaire de Charlemagne et ses reliures.

Dans une soirée que la Société d'Emulation a bien nous offrir, il nous a été donné de voir et d'admirer le bel hôtel des Rames, cette manufacture royale fondée sous Louis XIV par Van Robais et que M. Janin Vayson avait bien voulu mettre à la disposition de ses confrères.

Désirant répondre à une partie de la question posée sur les anciennes industries abbevilloises, M. Vayson avait eu également l'amabilité d'organiser une exposition des produits de sa manufacture de tapis depuis près d'un siècle et il nous a expliqué en artiste la succession des motifs dont les dessins ont orné les tapis et les influences auxquelles a obéi pendant cette période le goût français.

Assurément cette revue des curiosités d'Abbeville n'est pas complète, car il faudrait citer encore bien des collections particulières dont l'accès nous fut si libéralement ouvert.

Les excursions ont été nombreuses et intéressantes.

La première a eu pour but le château de Rambures, massive construction en briques de la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, dont la réputation est grande dans toute la Picardie, ainsi que les églises d'Huppy, d'Allery et d'Airaines.

Le jeudi a été consacré à la ville d'Eu et au

Tréport. En descendant du train, les membres du Congrès sont allés visiter la chapelle du Collège, qui renferme les célèbres tombeaux du Balafre et de la duchesse de Guise, sa femme, puis ils se sont rendus à la collégiale de Notre-Dame et Saint-Laurent, dont ils ont étudié avec MM. le docteur Coutan et Anthyme Saint-Paul les curieux détails, et ont visité la crypte qui renferme les sépultures des comtes d'Eu, série considérable et des plus importantes de statues tumulaires, parmi lesquelles nous signalerons tout particulièrement une figure d'enfant du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

Par une faveur exceptionnelle, Mgr le comte de Paris avait accordé au Congrès l'autorisation de visiter le château d'Eu, dont les salles renferment d'importantes suites de portraits historiques et de nombreux tableaux rappelant des scènes de la vie du roi Louis-Philippe et des membres de la famille royale. La galerie dite des Guises mérite une mention spéciale et nous ne quitterons pas le château sans citer de belles séries de tapisseries de Bruxelles et une très nombreuse collection de faïences hispano-mauresques. M. Gilliod, administrateur du domaine, après nous avoir très aimablement guidés dans cette visite, nous a conduits, à travers les allées séculaires du parc, jusqu'à l'entrée qui donne sur la route du Tréport.

L'église abbatiale du Tréport, qui domine la ville, mérite d'être l'objet d'une visite attentive et M. le curé veut bien nous faire examiner les curieuses sculptures des poutres, les pendentifs de la nef, ainsi que divers groupes, dont un sépulcre en pierre. Près de l'église est une maison de bois, dont toute la façade est décorée de sculptures et qui sert aujourd'hui de presbytère.

En attendant le dîner, chacun va de ci, de là, les uns se reposant par un bain de la chaleur de la journée, d'autres courant les marchands de coquillages et bon nombre venant philosopher, sur les bancs de la digue.

Le samedi, grande excursion d'un attrait des plus variés. Qu'on en juge : A six heures du matin, on part en chemin de fer pour Rue, voir la chapelle du Saint-Esprit, dont les délicieuses sculptures, les riches pendentifs des voûtes attestent la piété et la générosité de Louis XI. Les photographes cherchent à en reproduire les motifs, ainsi que ceux de la trésorerie, mais il est neuf heures, en voiture, et, comme Rue n'offre pas les mêmes ressources qu'Abbeville, nous nous entassons, non seulement dans des omnibus, mais dans des voitures du pays dont les ressorts manquent peut être un peu d'élasticité, mais que l'entrain va remplacer.

Nous arrivons au Crotoy et mettons pied à terre près du tertre où, sur l'emplacement de la prison dans laquelle elle fut enfermée, s'élève une statue de Jeanne d'Arc.

L'église est presque entièrement rebatie, mais elle possède un curieux retable en bois représentant des scènes de la vie de Saint-Honoré.

Le déjeuner est servi à l'hôtel des Bains, mais il y a quelques retardataires, les uns n'ont pu résister à l'envie de se plonger dans la mer, d'autres sont allés, le long des dunes, chercher la trace de quelques pierres tombales et quand les derniers viennent, ils ont peine à satisfaire leur appétit, les premiers arrivés ont tout mangé.

Nous n'avons pas de temps à perdre, la mer est pleine et une flotille de bateaux pêcheurs, recrutée à Saint-Valery par M. Macqueron, vient nous chercher pour nous faire traverser la baie. Le temps est superbe, si beau que l'on court des bordées pour augmenter la durée de la traversée. Nous voici à Saint-Valery, au point où Guillaume et son armée s'embarquèrent pour la conquête de l'Angleterre. Nous traversons la basse ville, non sans rencontrer quelques compiégnois qui nous font les honneurs de leurs élégants chalets et nous arrivons au pied de la tour d'Harold où M. Travers, les reproductions de la tapisserie de Bayeux en main, nous fait

assister aux préparatifs de départ de l'armée normande. La cité a conservé sa vieille porte auprès de laquelle s'élève l'église construite avec ce mélange de grès et de silex que l'on rencontre fréquemment dans les instructions du littoral en Picardie et en Normandie. Nous visitons ensuite l'abbaye, dont M. l'abbé Caron, curé doyen de Saint-Valery nous reconstitue l'ensemble, grâce à d'anciens plans. Après quelques moments passés sous les voûtes des cloîtres qui forment aujourd'hui les appartements de M. Demay, et qu'ornent de nombreux souvenirs historiques, et un examen trop rapide des collections de M. Dupont, nous regagnons la gare et rentrons à Abbeville.

De toutes les excursions du Congrès, celle de Naours, faite le lundi, a été la plus caractéristique, non précisément par l'importance des monuments visités, mais par le cachet tout spécial de la réception qui nous a été faite.

La journée comprenait d'abord la visite de l'église de Fontaine-sur-Somme remarquable par son clocher, ses voûtes et ses vitraux et de celle de Berteaucourt, ancienne abbatale de style roman, presque entièrement reconstruite, mais qui renferme dans le chœur un beau tombeau sculpté, œuvre du seizième siècle, élevé à la mémoire de l'abbesse Charlotte de Halluin.

Au moment de monter en voiture à Berteaucourt, nous avons trouvé une escorte de vingt-cinq cavaliers, drapeau et trompette en tête, qui devaient nous accompagner toute la journée et dont le chef nous souhaita la bienvenue en excellents termes. A l'entrée du village de Naours, des ares de triomphe étaient dressés : au premier, de gracieuses jeunes filles vinrent nous offrir des fleurs, au second, le maire, entouré du Conseil municipal, nous remercia de l'honneur que nous faisions à la commune en venant voir les *souterrains*. Car, disons-le de suite, ce que nous venions visiter à Naours, à côté d'une église intéressante, c'est un ensemble

de souterrains existants dans une carrière dont l'exploitation remonte tout au moins au moyen âge. Ces souterrains, creusés pour la plupart en forme de chambres, au nombre de près de deux cent cinquante, dans des rues dont le parcours dépasse un kilomètre, ont été utilisés comme refuges à diverses époques par les habitants qui y ont laissé de nombreuses traces de leur passage, graffites avec chiffres et dates, débris de vaisselle, objets et armes en fer ou en cuivre, enfin, par ci par là, sur le sol ou dans quelques cachettes, des pièces de monnaie, presque toutes du seizième et de la première moitié du dix-septième siècle.

Dans une de ces rues, trois salles mises en communication par de larges ouvertures, ont servi de chapelles et conservent encore des autels sculptés dans la pierre et au milieu desquels a été ménagée la place de la pierre de consécration.

Des foyers, un puits et des cheminées d'aération viennent compléter l'aménagement de cette partie des carrières.

Une autre, beaucoup plus grossièrement travaillée, était destinée à servir d'étables et à recevoir les troupeaux, afin de les soustraire au pillage des bandes qui ravageaient le pays. Peut-être les souterrains de Naours ont-ils été utilisés pendant la guerre de Cent-ans, c'est possible, mais rien ne vient l'affirmer et c'est seulement pendant les guerres de la fin du xvr<sup>e</sup> siècle, à l'époque des sièges d'Amiens par exemple, et surtout pendant les invasions espagnoles de 1636 à 1638 que les habitants sont venus y chercher un refuge momentané contre les dommages que leur causaient les bandes de Jean de Werth et du prince Thomas.

Les carrières de Naours servirent encore vers 1750, d'abri aux faux-sauniers, qui venaient y cacher le produit de leur fraude.

Au commencement de ce siècle, à la suite d'accidents, elles furent fermées et on avait

même presque oublié l'endroit par lequel on pouvait y accéder, lorsqu'il y a sept ans, M. l'abbé Danicourt en entreprit le déblaiement dans la double intention d'en extraire des matériaux pour la restauration de son église et de doter la commune d'un but d'excursions.

Avec le zèle d'un apôtre, M. le Curé de Naours fit appel au dévouement de ses paroissiens et, l'hiver ou le soir, les conduisit dans les carrières, les encourageant par son exemple. Plus de six mille journées d'ouvrier lui ont ainsi été fournies gratuitement et nous avons été heureux, en constatant les résultats obtenus, de voir l'entente cordiale qui existe dans la commune de Naours et le but en partie atteint; car déjà les visiteurs affluent et le temps n'est pas éloigné, croyons-nous, où les souterrains de Naours figureront dans les Guides, au nombre des curiosités historiques de la Picardie.

Le Conseil de la Société française d'archéologie a tenu à encourager les travaux effectués par M. l'abbé Danicourt et les habitants de Naours en leur décernant deux médailles, dont une sera déposée à la Mairie.

La dernière journée a été consacrée à la visite de l'église abbatiale de Saint-Riquier, et cet édifice, remarquable par ses vastes proportions, ses nombreuses sculptures et sa trésorerie, est trop connu pour que nous nous arrêtions à le décrire de nouveau. M. le Curé a bien voulu nous en faire les honneurs et nous permettre d'étudier et de photographier quelques-uns des reliquaires les plus importants du trésor.

Après la séance de clôture dans laquelle ont été distribuées les récompenses et où M. le sénateur Tocilescu a fait une conférence sur le monument d'Adam-Klissi, les membres du Congrès se sont dispersés, mais un groupe considérable a pris la route d'Angleterre afin de prendre part à l'excursion organisée dans le comté de Kent et d'assister au Congrès que devait tenir à Londres la semaine suivante l'Ins-

titut Royal archéologique de la Grande Bretagne et de l'Irlande. C'est ce groupe que nous allons suivre maintenant.

### En Angleterre.

C'est le mercredi 5 juillet que nous sommes partis d'Abbeville, au nombre de près de soixante-dix, pour l'excursion projetée dans les comtés de Kent et de Sussex. Les retardataires arrivent et nous nous pressons dans les wagons du train qui nous conduit directement à la gare maritime de Calais, où nous trouvons les agents de la Société des Voyages économiques à laquelle a été confiée le soin d'organiser la partie matérielle de l'excursion. Il n'est pas facile, en effet, de voyager en Angleterre et de s'installer en grand nombre — surtout quand on n'a qu'une très vague teinture de la langue anglaise — dans des villes de l'importance de Cantorbéry et de Rochester.

Le temps est superbe, la mer semble d'huile et nous ne ressentons qu'une émotion, celle que nous éprouvons en voyant les matelots faire glisser avec insouciance, du quai jusqu'à la cale du bateau, nos malles qui prennent l'aspect des traîneaux des montagnes canadiennes et nos cartons à chapeau qui les suivent dans une course vertigineuse. Quelques serrures cèdent, quelques courroies cassent et on assure même que deux ou trois valises sont restées sur le continent, à moins qu'elles ne soient allées directement au fond de la Manche. En Angleterre, on n'enregistre pas les bagages, on n'en donne pas de reçus, il faut les suivre de l'œil et par'ois les porter soi-même au wagon des bagages, aussi les Anglais, gens sages et pratiques, gardent-ils tout avec eux, ce qui fait qu'ils apportent dans les voitures deux ou trois valises et autant de sacs, sans compter les rouleaux de couvertures, les cannes et les para-

pluies. Au bout de deux ou trois voyages, on en prend son parti et on suit leur exemple.

Presque tous les passagers se groupent sur la passerelle, afin de voir plus vite les falaises d'Angleterre; seules, deux ou trois personnes, par esprit de contradiction sans doute, s'obstinent à avoir le mal de mer. Mais le trajet est de courte durée et nous ne tardons pas à apercevoir le château et la ville de Douvres. En arrivant au quai de débarquement, nous sommes salués par des figures amies. C'est M. Green, l'un des vice-présidents de l'Institut, MM. Stephenson, Gosselin, Herbert Jones et Le Gros qui viennent au devant de nous. On remet à plus tard la visite de la douane et nous prenons place dans des landaus et des breaks qui, à travers les quais et les rues, nous amènent à l'Hôtel de Ville, où le maire, revêtu du riche collier, insigne de ses fonctions, et accompagné des membres de la corporation, nous attend pour nous offrir le vin d'honneur et nous montrer les *regalias*.

Comme cette expression reviendra plus d'une fois sous notre plume, disons qu'on désigne ainsi non seulement les bijoux de la couronne, mais les objets d'orfèvrerie conservés dans chaque ville, masses en vermeil ou en argent, données par les rois et que l'on porte devant le maire avec l'épée de justice, colliers, vases à boire, et, dans les villes maritimes, rames et avirons.

L'Hôtel de Ville de Douvres est un ancien hôpital qui date du xv<sup>e</sup> siècle, mais il a été presque complètement rebâti et très agrandi; nous traversons une superbe galerie, décorée des portraits des Lords Gardiens des cinq Ports, haute dignité dont est revêtu actuellement le marquis de Dufferin et d'Ava, ambassadeur d'Angleterre en France.

Le temps presse et nous montons au château, vaste enceinte dans laquelle des constructions modernes sont venues se joindre et se super-

poser aux édifices de diverses époques, dont le plus ancien est un phare romain, auprès duquel s'élève une curieuse église romane, ou normande pour parler comme les Anglais. Au centre de l'enceinte est un grand donjon carré, renfermant une chapelle romane, et dont les principales salles servent d'arsenal et étalent sur leurs murailles de vieilles armures, des épées et des piques du temps de Cromwell et des Puritains. En redescendant, nous voyons le pistolet de poche de la reine Elisabeth, très élégante pièce d'artillerie fondue à Utrecht en 1544.

Les bagages reconnus et visités, nous nous mettons à table dans la grande salle à manger du Lord Warden, le plus beau des hôtels de Douvres, où un excellent dîner nous est servi. Mais là, commence un supplice de Tantale qui se prolongera pendant presque tout le temps de notre séjour.

Les Anglais ne boivent pas ou peu en mangeant et les seuls liquides qu'ils demandent sont des eaux minérales, de l'Appolinaris ou du Johannis, et des sodas légèrement teintés de quelques gouttes de whisky. Aussi, malgré nos réclamations, avons-nous grand peine à obtenir des bouteilles de Claret ou des pintes d'ale; quant à l'eau pure, c'est chose encore plus rare, autant vaut n'y pas songer.

Enfin nous voici en chemin de fer et nous arrivons à Cantorbery où nous devons coucher dans deux hôtels et dans les chambres garnies qui en dépendent. La première fois, le logement est un peu difficile à faire, enfin tout le monde se couche après avoir jeté un coup-d'œil sur les boutiques déjà à moitié fermées d'High Street.

Cantorbery est une ville ancienne, autrefois enceinte de murailles, avec un château qui ne sert plus que de magasin de charbons et des remparts transformés en partie en jardin public; un quart environ de la ville est occupé par l'enceinte de la cathédrale qui a plusieurs hectares. En effet, indépendamment de la cathédrale, de

ses trois cloîtres, de la salle du chapitre, etc., il y a de vastes pelouses et contre le mur d'enceinte, le palais de l'archevêque, les maisons du doyen et des chanoines, celles des officiers de l'église, un collège, une maîtrise, des boutiques de libraires, une ville enfin, ville dont les portes sculptées sont fermées soigneusement chaque soir.

Grâce à l'obligeance de M. le chanoine Free-mantle, qui veut bien nous consacrer sa journée et nous donner en français des explications complètes sur le monument qu'il connaît si bien, nous avons une idée fort exacte de la cathédrale, depuis la crypte, l'une des plus grandes que nous connaissions, jusqu'à la chapelle haute où se trouve une admirable série de tombeaux, dont le plus remarquable est celui du Prince Noir, statue couchée en cuivre émaillé, surmontée d'un dais au-dessus duquel sont placés son heaume, sa cotte et ses gantelets.

A peu de distance est une sorte de caisse en briques, grossier amas qui rappelle certains tombeaux des sauvages. C'est là qu'est muré le corps de celui qui, avant de devenir protestant, fut le cardinal de Chatillon, évêque et comte de Beauvais.

Les Anglais n'ont jamais voulu lui élever de monument, laissant ce soin.... à ses compatriotes.

Un autre édifice religieux mérite d'attirer l'attention, c'est l'ancien couvent des Augustins, devenu aujourd'hui le séminaire colonial des missions protestantes.

C'est le jour du mariage du Duc d'York et par suite c'est *Bank Holy Day*, aussi les magasins sont-ils fermés à deux heures. Ne nous sentant pas disposés à aller le soir dans un cirque où la municipalité a retenu 4,000 places pour les enfants des écoles, nous nous promenons dans les rues, en regardant les bandes joyeuses de commis, à la boutonnière décorée de nœuds ornés des portraits des jeunes mariés, revenant, en

sonnant de la trompette, sur leurs voitures d'excursions, de la campagne, ou les couples de jeunes misses qui, la canne à la main, se promènent avec ces beaux soldats aux vestes blanches et rouges et aux pantalons collants qui se sont laissés séduire par les attrayantes promesses des sergents recruteurs. Ceux-ci se réunissent encore chaque jour à Londres, en divers endroits et notamment le long du National Gallery, à côté d'affiches alléchantes dont les termes rappellent ceux qu'employait au siècle dernier M. de Richoufftz pour procurer des soldats au régiment de La Fère, ce corps modèle où on jouait aux quilles trois fois par semaine.

Le lendemain, dès l'aube, nous sommes à la gare et ici, il ne faut pas se tromper, car il y a dans chaque ville trois ou quatre gares et qui souvent vont dans la même direction. Il n'est pas neuf heures quand nous arrivons à Rochester où nous devons nous diviser afin de nous loger. Un groupe assez nombreux prend la direction de Chatham, d'autres sont répandus dans les hôtels de High-Street, y compris un Tempérance-Hôtel, une de ces créations morales que l'on ne trouve qu'en Angleterre et en Suisse et dans lesquelles on ne vous donne pas de boissons spiritueuses, mais seulement des breuvages hygiéniques ; mais il paraît que le Tempérance-Hôtel ne répond pas à sa réputation. Nous n'avons pu en juger, ayant été dans les favorisés, logé au Bull-Hôtel, une maison célèbre dans tout le royaume, parce que Charles Dickens, dont nous verrons le cottage sur la route de Cobham, l'a citée dans plusieurs de ses romans et y a placé le siège du Pickwick Club. C'est, du reste, bien le type de l'hôtel du siècle dernier, avec la grande cour remplie de chevaux et de chiens, l'escalier décoré de tableaux, d'armes et d'animaux empaillés, les chambres encombrées de colifichets passés de mode, mais dont les lits sont excellents et, au rez-de-chaussée le bar, devant lequel les gentilhommes

du voisinage viennent, en dégustant du whisky ou du gingerbeer que leur servent de superbes servantes irlandaises, causer politique, courses et agriculture et malheureusement sur ce dernier chapitre leurs doléances ressemblent beaucoup aux nôtres.

Après une courte station à l'Hôtel de Ville, nous allons visiter la cathédrale, intéressant monument roman, agrandi à l'époque gothique et qui, par ses procédés de construction, offre certaines analogies avec la cathédrale de Bayeux. Mais l'édifice le plus remarquable de Rochester est l'ancien château dont l'enceinte, encore close de ses anciennes murailles, est transformée en un beau jardin public et dont le centre est occupé par un donjon carré à cinq étages de l'époque romane et qui mériterait une étude complète.

Après un coup d'œil jeté sur le beau panorama que l'on a du haut du donjon sur la Medway et un lunch, nous partons pour Cobham, beau château du xvi<sup>e</sup> siècle, situé à quelques milles.

Le propriétaire, Lord Darnley a eu l'amabilité de venir de Londres pour nous faire les honneurs de la belle galerie qui y est réunie et qui comprend, à côté d'une suite de portraits historiques, de nombreuses toiles des écoles italiennes et flamandes. Le parc est splendide et nous admirons ses arbres séculaires.

Bien que de modestes proportions, l'église de Cobham offre plus d'un sujet intéressant à notre curiosité et nous devons citer notamment les dix-neuf belles tombes plates à figures incrustées de bronze et les heaumes des chevaliers qui décorent le chœur. Les anciens bâtiments du prieuré sont aujourd'hui transformés en une maison de retraite pour les vieillards des paroisses voisines. En y pénétrant, on se croirait transporté dans quelque petit béguinage des Flandres.

La journée du samedi n'a pas été moins bien remplie que les précédentes :

Dès neuf heures nous arrivions dans la pittoresque petite ville de Maidstone, et notre première visite était pour le groupe fort intéressant d'édifices religieux qui entourent l'église, d'un côté, dominant la rivière, l'ancien palais des archevêques de Cantorbery, plus loin, les bâtiments agricoles, la brasserie notamment, et de l'autre côté de la route, l'ancien couvent des Augustins dont la porte monumentale rappelle l'entrée du monastère du même ordre à Cantorleij et celle de l'abbaye de Battle.

Dans l'église, nous devons signaler de beaux tombeaux et une suite de vitraux modernes exécutés avec un talent et une science des traditions du moyen âge que l'on rencontre difficilement ailleurs.

Ici nous devons constater ce fait que les Anglais s'efforcent depuis quelques années d'atténuer par des ornements accessoires la nudité qui rend si froids les édifices protestants en France. Par exemple, dans beaucoup d'églises, l'autel est richement orné, surmonté parfois d'un retable sculpté, avec une croix, des flambeaux et des fleurs; le baptistère et le pupitre deviennent des œuvres d'art, des vitraux décorent les fenêtres, comme à la cathédrale de Cantorbéry, enfin de nombreux monuments funéraires, œuvres de sculpture souvent de grandes dimensions, sont appliqués le long des murs et forment même, comme à Westminster et à Windsor, des monuments isolés d'un grand caractère décoratif, bien que parfois un peu théâtral. Signalons enfin quelques essais de peinture murale aux voûtes et aux parois, comme à Temple-Bar.

Mais ce qui, à Maidstone, attire surtout notre attention, c'est le musée organisé dans *Chittington Manor*, ancienne construction seigneuriale restaurée avec goût, agrandie avec soin et qui, dans ses salles du xv<sup>e</sup> siècle abrite une collection d'antiquités locales fort importantes appartenant à la Société archéologique de Kent, des

tableaux, des vues du pays et des collections d'histoire naturelle.

L'heure nous force à nous arracher aux explications que le conservateur nous donne avec grande amabilité et, après avoir lunché à Sevenoaks, une station d'agrément, dans laquelle les Anglais viennent se livrer à tous les sports et où se trouvent de splendides hôtels, nous descendons à la petite gare de Battle.

Elevée en souvenir de la victoire remportée à Hastings par les soldats de Guillaume le Conquérant sur les troupes saxonnes, *la Bataille* fut une des abbayes les plus riches et les importantes de la contrée. Aujourd'hui, bien que l'église ait été détruite et que le réfectoire, une partie des cloîtres et l'abbatiale subsistent seuls, on peut encore juger de son importance. Devenue la propriété de la duchesse douairière de Cleveland, qui nous a gracieusement accordé la permission de la visiter, elle a été restaurée, agrandie, et, comme dans la plupart des constructions anglaises en briques, les restaurations, les adjonctions même sont faites avec un tel sentiment du style de l'époque, que l'on a souvent grande peine à distinguer le vieux du neuf.

Le grand hall, aux vitraux héraldiques, a ses murs recouverts de superbes tapisseries des Gobelins et de nombreux portraits historiques le décorent. Deux érudits, M. Cole et M. le docteur Currie, doyen de Battle, veulent bien prendre la direction de notre troupe divisée en deux groupes et nous faire visiter l'abbaye, en même temps qu'ils nous expliquent la position des deux armées pendant la bataille qui donna l'Angleterre au duc de Normandie. Une porte monumentale s'ouvre sur la principale place de Battle et donne accès dans l'enceinte encore entièrement close de murs.

L'église du village de Battle est un édifice intéressant et nous y trouvons aussi une curieuse suite de dalles tumulaires de pierre avec effigies en bronze gravé. Nous avons cherché à savoir

quel avait été le lieu de fabrication de ces dalles et si quelques-unes, comme celles que l'on remarque sur tout le littoral de la Baltique et jusque dans l'île de Gotland, n'étaient pas sorties des ateliers de Tournai et de Bruges, mais on nous a affirmé qu'elles étaient d'origine anglaise.

Près de l'église de Battle est le presbytère, vieil édifice, couvert de lierre, coquettement meublé, entouré d'un joli jardin et dans lequel Mme Currie nous offre, de concert avec son mari, des rafraîchissements qui sont fort bien accueillis.

Malheureusement la pluie nous prend dans le trajet de l'église à la gare et nous sommes trempés lorsque nous reprenons le train qui, en quelques minutes, nous amène à Hastings, après nous avoir permis de jeter un rapide coup d'œil sur la baie de Saint-Léonards, une des plus jolies stations maritimes du littoral.

En descendant, nous sommes reçus par M. le Maire d'Hastings et sa gracieuse fille la Mayoress, Mademoiselle Croucher, qui nous engagent à les accompagner à l'Hôtel de Ville où nous attend le vin d'honneur. Ici, il ne s'agit plus comme à Douvres de vider des verres de Champagne ou de Sherry, le *Love-Cup*, grand vase d'orfèvrerie rempli de vin aromatisé, nous est présenté par le maire qui y trompe le premier ses lèvres, et chacun, à son tour, y boit, en observant le vieux cérémonial anglais et en saluant son voisin avant de lui passer la coupe.

Après la visite de l'Hôtel de Ville, on nous appelle dans le beau jardin qui y touche et où chaque jour sont jouées de nombreuses parties crockett et de tennis et, malgré l'heure avancée, un photographe, M. Blomsfield fait de nous un groupe fort bien réussi où notre ami R. Chevallier se tient en serre-file, semblant craindre de voir s'égarer quelques-uns des membres confiés à son affectueuse sollicitude.

La plage d'Hastings est, après celle de Bri-

ghton une des plus belles de la côte anglaise et la douceur ou plutôt l'égalité de la température en font une des plus recherchées des stations d'hiver. De superbes hôtels règnent tout le long de la plage, et un casino est installé en pleine mer au bout d'une longue digue.

Le dimanche est toujours observé en Angleterre avec une grande rigueur; tous les magasins sont fermés, ainsi que la plupart des restaurants. Les bars, car il n'existe pas de cafés en Angleterre, n'ouvrent leurs portes qu'après l'heure où se terminent les offices religieux, tous les divertissements sont interdits, pas de jeux, pas même de musique, et à moins de prouver, par l'achat d'un billet de chemin de fer, que vous agissez *bona fide*, vous ne pouvez même pas vous procurer un sandwich dans un buffet sous peine d'une livre sterling d'amende.

Nous nous résignons et, après avoir entendu la messe dans une des deux églises catholiques, nous regagnons l'hôtel pour déjeuner, non sans avoir rencontré sur la jetée plusieurs groupes de l'Armée du Salut qui, par leur musique militaire et le récit des confessions de leurs adeptes, cherchent à faire des prosélytes, non sans avoir entendu aussi quelques-uns de ces prédicateurs populaires qui, perchés sur un escabeau, s'adressent à la foule, et même à Londres, jusque sur les pelouses de Saint-James et d'Hyde-Park.

L'entrée du vieux château est interdite parce qu'il faudrait percevoir un droit, mais nous n'entendons pas moins l'escalade et de ses abords nous jouissons d'une vue superbe sur Hastings, Pevensey et la mer.

Nous sommes plus heureux dans notre visite au musée que M. le Maire a fait gracieusement ouvrir pour nous. C'est une jolie construction récemment offerte à la ville par lord Brassey et qui renferme déjà d'intéressantes collections locales et de nombreux spécimens archéologiques et ethnographiques recueillis et donnés

pour la plupart par des officiers de l'armée originaires d'Hastings ou des environs.

Une aimable invitation de M. V. B. Crake, juge de paix du Comté de Sussex, nous permet de finir fort agréablement l'après-midi, dans sa belle villa des Highlands à Saint-Léonards, où il a bien voulu réunir à notre intention l'élite de la société de la ville.

Nous faisons connaissance autour d'un lunch servi dans le parc et bientôt les langues se délient, nos hôtes, les dames surtout, parlent plus volontiers français, on retrouve d'anciennes relations, des amis communs et c'est à regret que nous quittons nos hôtes et leurs invités.

Le lundi matin est le jour de la séparation ; plus de vingt d'entre nous rentrent en France, pendant que les autres se rendent à Londres, les uns, et c'est le plus grand nombre, pour assister au Congrès, les autres pour poursuivre leur excursion en Ecosse, en Irlande ou dans quelques comtés éloignés de l'Angleterre.

### A Londres.

Nous n'avons pas la prétention de faire connaître Londres à nos lecteurs ; pour ceux qui y sont déjà allés, ce serait chose inutile, pour les autres, nous aurions à entreprendre une trop lourde tâche. Aussi leur parlerons-nous seulement de quelques points qui nous ont frappé plus particulièrement et, du reste, si, en suivant les excursions parfaitement organisées du Congrès, nous avons pu voir bien des édifices inaccessibles le plus souvent aux touristes, nous avons dû négliger bien des endroits qui, d'ordinaire, attirent avant tout l'attention des voyageurs ; c'est ainsi que notre programme ne comprenait ni le British Museum et les galeries de Kensington, ni le National Gallery et l'Exposition des peintres anglais modernes à l'Académie, ni le Jardin zoologique et les serres de

Kew. Aussi ceux qui ont voulu voir toutes ces curiosités, en plus de celles que l'ont nous offert, ont-ils dû, non seulement mettre les bouchées doubles, mais prendre les bottes du Petit-Poucet.

Le Congrès de Londres était la cinquantième réunion organisée par l'Institut, dont la fondation est, on le voit, de dix ans postérieure à celle de la Société française d'archéologie.

L'Institut Royal archéologique a pour président Lord Dillon, l'auteur de recherches importantes sur Calais et son territoire sous la domination anglaise, dont l'amabilité égale l'érudition, le secrétaire est M. Mill Stephenson, la plupart des membres du Conseil appartiennent également à la Société des Antiquaires de Londres, l'un des six grands corps savants de l'Angleterre, dont la réunion correspond à peu près aux classes de l'Institut de France et qui jouissent du privilège de tenir leurs séances et d'avoir leur bibliothèque et leurs collections dans Burlington-House, beau palais de grand style qui s'élève dans Piccadilly.

Le Congrès devait primitivement se tenir cette année à Dublin, mais, à la demande de Sir Stuart Knill, Lord Mayor, archéologue distingué et président de la gilde de Saint-Luc et de Saint-Grégoire, il s'est réuni à Londres, ajournant à l'an prochain la visite qu'il se proposait de faire à la capitale de l'Irlande.

C'est dans la salle ronde du Guildhall qu'a eu lieu le mardi 13 juillet, à midi, la séance d'ouverture du Congrès et nous n'aurions eu garde d'y manquer, car la réunion était présidée par le Lord Mayor. Sir Stuart Knill était venu, suivant l'usage, dans ses carrosses de gala, revêtu de la simarre rouge bordée de fourrures, la tête couverte du tricorne orné de plumes, le bijou municipal retenu sur la poitrine par une lourde chaîne décorée des chiffres S S, d'émaux et de pierreries, précédé du porte-masse et du porte-épée, accompagné des aldermans et des

sheriffs et suivi du Marshall. Après avoir pris place dans la chaire présidentielle surmontée d'un dais, il a prononcé un discours dans lequel il s'est félicité d'ouvrir les travaux d'une Société dont il appréciait toute l'importance et, par une attention dont nous lui avons tous été reconnaissants, il a ajouté à son discours un long paragraphe en français pour souhaiter la bienvenue aux membres de la Société française d'Archéologie qui assistaient à cette réunion.

Lord Dillon a ensuite pris la parole pour exposer le programme du Congrès et le comte de Marsy a, en dernier lieu, remercié les membres du bureau et S. S. le Lord Mayor de l'honneur dont lui et ses compatriotes étaient l'objet.

La journée a été consacrée à la visite de plusieurs églises, dont celle de Saint-Barthélemy, l'une des plus anciennes de Londres, mais nous ne suivrons pas, jour par jour, les visites du Congrès dans ces différents édifices.

Disons seulement, qu'en fait de monuments historiques, nous avons vu l'église de Westminster avec ses tombeaux et toutes ses dépendances, ainsi que celle de Saint-Paul et examiné six églises modernes construites dans la cité par sir Christopher Wren. Nous avons étudié aussi avec grand soin la célèbre église de Temple Bar, dont la forme circulaire a attiré depuis longtemps l'attention des archéologues et qui est, avec le Temple de Ségovie et ceux de Laon et de Montmorillon, un des plus anciens édifices bâtis par les Templiers. L'église de Londres s'élève aujourd'hui au centre des constructions des quatre collèges d'avocats, Temple-Bar, Middle-Temple, etc., dont nous visitons les beaux halls, décorés des blasons et des portraits des membres les plus éminents de cette corporation, portraite dus au Pinceau des Reynolds, des Gainsborough, des Lawrence et des Millais, et qui font de ces salles de réception de véritables musées, au milieu desquels, pour compléter le tableau, on voit les avocats en robe et en

petite perruque poudrée, déjeuner sur les longues tables qui leur donnent une certaine ressemblance avec les réfectoires des couvents et des pensions. Mais la cuisine est toute autre et les conseillers de la reine et autres habitués du Temple ne se contenteraient pas de l'ordinaire des moines ou des écoliers.

L'archevêque de Cantorbéry, qui est le plus haut dignitaire de l'église d'Angleterre et qui siège à la Chambre des Lords, habite, sur la rive droite de la Tamise, le palais de Lambeth, dont il a tenu à nous faire lui-même les honneurs et, pendant que nous étions massés dans la petite chapelle gothique qui en dépend, il nous a retracé l'histoire du palais, décrit la chapelle, montré ses transformations et dans un style des plus élevés, interprété les sujets qui décorent les verrières. Le palais, presque entièrement reconstruit en 1830, renferme une riche bibliothèque et de somptueux appartements décorés de nombreux portraits.

Il ne nous reste plus guère qu'à parler des palais royaux pour achever l'énumération des monuments visités par le Congrès.

Saint-James et Buckingham sont les deux palais que la reine habite pendant ses séjours à Londres ; ce sont de beaux édifices aux larges proportions, commencés il y a deux siècles et complétés par de nombreuses additions. Les murs sont ornés de tapisseries et décorés de tableaux, les meubles sont en bois doré et en soie ; de nombreux vases de porcelaine provenant des manufactures princières d'Europe, des groupes de bronze, telles sont les curiosités que présentent les appartements et sur lesquelles nous croyons inutile de nous appesantir. Nous devons cependant signaler à Buckingham la grande salle de fêtes avec son orgue gigantesque.

La tour de Londres et les constructions qui entourent le vieux donjon, dont l'origine remonte à Guillaume le Conquérant, forment un ensemble militaire des plus importants, mais si on voit

avec intérêt la chapelle de Saint-Jean, la porte des Traîtres, la tour *ensanglantée* où furent étouffés les enfants d'Edouard et l'emplacement de l'échafaud où trois reines d'Angleterre vinrent poser leurs têtes sur le billot et où aujourd'hui les vieux gardiens, en costume du temps d'Elizabeth, fument tranquillement leur pipe en racontant leurs exploits dans les campagnes dont les médailles décorent leurs hocquetons, ce sont surtout les *Regalia* ou joyaux de la couronne qui attirent l'attention.

Les couronnes royales, la nouvelle couronne de l'Impératrice des Indes, les bijoux des ordres et de nombreux diamants, réunis dans une petite tour, y forment une des plus riches collections de pierreries qui se voient en Europe.

Quant à l'arsenal, en lui-même, en dehors de la collection d'armes indiennes et orientales qui est unique, il renferme de nombreuses armures et des pièces remarquables, mais qui ne nous paraissent pouvoir lutter ni par l'importance ni par le nombre avec notre musée d'artillerie, l'*Armeria* de Madrid ou la galerie de Turin.

Hampton-Court est situé à quelque distance de Londres et on peut y aller soit en voiture, en passant par Kew et Richmond, soit en chemin de fer ; c'est cette dernière voie que nous avons suivie, en remontant le cours de la Tamise et dépassant les nombreux amateurs qui viennent d'assister aux courses de Sandoë.

Le château d'Hampton-Court fut construit par le cardinal Wolsey, le ministre d'Henri VIII et, lorsque cette résidence fut achevée le souverain la trouva si à son gré qu'il se la fit offrir par son favori. Il ne fallait pas hésiter quand Henri VIII désirait quelque chose et le cardinal fut heureux d'en être quitte à ce prix. Depuis, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Guillaume III, voulant, comme tous les souverains de son temps, avoir son Versailles, augmenta considérablement les constructions, fit dessiner le parc à la française et creuser un *miroir* en face du château.

Ce qui fait surtout l'intérêt d'Hampton-Court, ce sont les tapisseries flamandes du xvi<sup>e</sup> siècle qui décorent les murs du grand hall, et les innombrables tableaux qui garnissent les appartements que chaque souverain a fait décorer dans le goût de son époque. Toutes ces toiles n'ont pas la même valeur, mais il en est qui sont remarquables, notamment les portraits de souverains et de personnages célèbres des deux derniers siècles.

Windsor est à environ trente-cinq kilomètres de Londres, c'est la résidence favorite de la reine qui ne vient que fort rarement à Londres pour y tenir quelques levers, et aime à se promener dans les bois qui entourent le château, traînée dans une petite voiture attelée d'un âne blanc d'Egypte, accompagnée de ses chiens et suivie dans de rares circonstances de quelques-uns des indiens de son escorte que nous apercevons aux fenêtres, avec leurs vêtements blancs et leurs volumineux turbans.

Le château n'était qu'une motte seigneuriale sur laquelle on a élevé un donjon circulaire, aujourd'hui enclavée dans l'enceinte et autour de laquelle furent ajoutées successivement de vastes constructions de diverses époques, relevées en grande partie sous le règne de Georges IV et dont la silhouette présente de loin un aspect grandiose.

Les appartements de la reine, qui sont précédés de salles remplies des cadeaux offerts à l'occasion du Jubilé par les Indes et les colonies, n'offrent pas à l'intérieur de caractère, sauf la salle à manger, ornée de bannières et d'écussons et qui est un pastiche gothique inspiré par les descriptions de Walter Scott; les autres salons sont décorés dans le style qui régnait au milieu de ce siècle, mais leurs murs sont couverts de tableaux de premier ordre, parmi lesquels on doit signaler surtout les portraits de la famille royale exécutés par Van Dyck et les compositions de Rubens. La bibliothèque, que nous avons été admis à visiter par une faveur excep-

tionnelle, est très nombreuse et renferme une riche collection de ces ouvrages à gravures coloriées qu'affectionnent les anglais et parmi lesquels ils vous font admirer de préférence les planches représentant des oiseaux aux riches couleurs. Sans vouloir pénétrer dans la vie privée de la reine, disons que nous avons pu voir également les cuisines royales et que nous avons été émerveillés à la vue de ces broches superposées où tournaient méthodiquement devant un clair feu de bois les rôtis les plus variés depuis les gigantesques pièces de bœuf jusqu'aux oiseaux les plus délicats.

Dans l'enceinte, mais en dehors, et un peu au-dessous du château, se trouve une cour entourée de petites maisons de bois à pignons, couvertes de treilles et destinées aux ecclésiastiques qui desservent la chapelle qui s'élève au milieu, belle construction gothique derrière laquelle est une petite chapelle de la Vierge, sépulture du prince Albert.

Le chœur de la chapelle de Windsor, décoré de hautes stalles de chêne est consacré aux cérémonies des chevaliers de la Jarretière, et, en même temps que, sur le dossier des stalles, des plaques de cuivre émaillées rappellent en français les noms et les titres des chevaliers dans leur ordre de nomination, au dessus se trouvent l'épée, la bannière à leurs armes et le heaume avec le cimier qui leur est propre. Il n'est pas sans intérêt de parcourir ces listes et c'est ainsi que nous voyons que la place occupée longtemps par Napoléon III fut donnée ensuite à l'empereur Frédéric d'Allemagne et qu'elle est affectée aujourd'hui au roi de Danemark. De nombreux monuments décorent la nef et les chapelles et la Reine réunit ici par un soin pieux les figures de ceux qui lui ont été chers. On trouve ainsi les statues du roi Léopold I de Belgique, son oncle, de l'empereur Frédéric, son gendre, et, dans une chapelle richement décorée, le mausolée du Prince impérial.

Une averse de pluie, qu'il n'était plus possible de considérer comme du brouillard *perpendiculaire* et le long temps que nous avions passé dans le château ne nous ont pas permis, comme je l'avais fait à un précédent voyage, d'aller voir les écuries et notamment les fameux chevaux roses qui traînent les voitures de gala de la Reine.

Mentionnons encore l'agréable surprise qui nous fut faite par le duc de Westminster qui voulut bien nous admettre à visiter son beau palais de Grosvenor-Street, dans lequel sont réunies des toiles de premier ordre des écoles anglaise, flamande et italienne merveilleusement choisies et disposées avec un goût qui en augmente encore la valeur.

Je parlais plus haut de ceux qui ne se contentaient pas de suivre le programme arrêté et voulaient encore y ajouter; bien que je ne sois pas partisan de cette infraction, je dois avouer que je m'en suis rendu coupable et cela pour aller revoir Oxford avec quelques-uns de nos concitoyens. Il est vrai que nous avions une excuse, notre désir de passer la journée avec le Révérend W.-H. Langhorne, qui est resté l'hiver dernier à Compiègne et que nous avons eu souvent le plaisir de voir aux réunions de la Société historique.

Grâce à un excellent programme arrêté d'avance par MM. Langhorne et James Parker, l'érudit et aimable imprimeur de l'Université, nous avons pu en cinq heures visiter la principale ville universitaire de l'Angleterre, examiner sa cathédrale dans Christ-Church-Collège, cette autre création du cardinal Wolsey, jeter un coup d'œil sur les principaux collèges, sur la Bibliothèque Bodléienne et jouir enfin du dôme de la Radcliffe, du panorama enchanteur de cette ville qui n'est que monuments et jardins.

La première réunion du Congrès s'était tenue au Guildhall, qui est l'hôtel de ville de Londres, c'est là que nous fûmes invités à revenir le soir pour assister à une réception donnée par le Co-

mité de la bibliothèque de la Cité. Au haut bout de la grande galerie de la bibliothèque se tenaient sur des fauteuils le Lord Maire, la Lady Mayoress et les membres de la Corporation et pour chaque personne qui lui était annoncée par le héraut à l'écharpe blanche et incarnat, Sir Stuart Knill avait, la main tendue, un mot aimable à dire.

La réunion était nombreuse, Londoniens et Provinciaux, Anglais et Français, membres du clergé protestant et du clergé catholique, parmi lesquels on remarquait l'évêque de Portsmouth, membres du Parlement et professeurs, circulaient dans les vastes galeries ainsi que des dames aux toilettes élégantes qui avaient bien voulu honorer la réunion de leur présence. Diverses expositions de chartes, de manuscrits et d'objets d'art prêtés à cette occasion venaient compléter les collections du musée municipal, qui peuvent être comparées à celles de notre Hôtel Carnavalet et l'excellente musique des Coldstreams guards alternait avec les conférences archéologiques et les stations à un buffet des mieux fournis.

Le lendemain, c'est à Mansion House, dans le palais mis à sa disposition pour son habitation que le Lord Maire nous a reçus et la réunion était plus nombreuse et plus élégante encore que la veille, beaucoup de membres de l'aristocratie ayant tenu à venir féliciter Sir Stuart Knill du titre de baronnet que la Reine lui avait contéré dans la journée à la suite du mariage de ses petite-enfants, le duc d'York, héritier présomptif du trône, après le prince de Galles et la princesse Marie de Teck.

Rappelons à ce propos que Sir Stuart Knill est le second Lord Maire catholique élu depuis la Réforme et que de nombreuses protestations s'étaient produites contre son élection à la suite de la déclaration très énergique qu'il a faite de ne jamais assister aux services officiels protestants et de s'y faire représenter par un des aldermans et de ne pas comprendre, dans son cortège, l'au-

mônier que nous nous rappelons avoir vu, en 1876, figurer aux côtés du Lord Maire. — Ajoutons que s'il est d'usage que la Reine donne le titre de chevalier au Lord Maire, à la sortie de ses fonctions, elle ne lui décerne qu'exceptionnellement le titre de baronnet qui l'admet ainsi que sa famille dans la noblesse.

Mais revenons à Mansion-House. Les attractions de cette soirée dépassaient celles de la veille; les *regalia* des principales villes d'Angleterre, masses, épées, colliers et chapeaux avaient été apportés de tout le royaume pour une exposition unique qui ne devait durer qu'une soirée. Trois orchestres nous donnaient des séances de musique historique : dans une salle, des chœurs de musique religieuse du Moyen-Age; dans une autre, de vieilles chansons populaires et dans une troisième, des airs anciens accompagnés par le clavecin et la viole.

Il nous reste à parler d'une soirée donnée par la Société archéologique de Londres et de Middlesex. Celle-ci avait demandé l'hospitalité aux Marchands tailleurs, l'une des plus riches corporations de Londres — elle ne possède pas moins d'un million de revenus. — Ils lui avaient prêté leur bel hôtel de la Cité, construction du xvi<sup>e</sup> siècle, dont le grand hall, destiné aux assemblées et aux banquets, est décoré des blasons des prévôts et des portraits de plusieurs membres de la corporation. On y avait disposé, à côté des objets d'art de plusieurs des corporations de marchands, de leurs draps funéraires et de leurs chartes et privilèges, l'orfèvrerie des principales églises de Londres, consistant surtout en plats et calices, ainsi qu'un certain nombre d'objets appartenant à des particuliers.

J'aurais encore à parler et je le ferais volontiers des réceptions particulières dans lesquelles nous avons été si cordialement accueillis, mais je me bornerai à rappeler la charmante soirée que nous avons passée chez M. Frédéric de Bernhardt qui est toujours heureux quand il peut offrir l'hospi-

talité à des Français, à des Compiégnois surtout.

Après huit jours de réunions et d'excursions, le Congrès a été clos dans une séance tenue à Mansion House, sous la présidence du Lord Maire, séance dans laquelle des remerciements furent votés à tous ceux qui avaient contribué au succès de cette session et où, par une attention toute spéciale, on voulut bien nous annoncer que l'Institut Royal archéologique avait conféré le titre de membre d'honneur à trois d'entre nous, le comte de Marsy, M. Emile Travers et le baron A. de Loé.

L'an prochain, le Congrès se tiendra à Dublin, et plus d'un Compiégnois tiendra, nous en sommes certain, à visiter l'Irlande avec nos aimables et savants confrères.

Comte DE MARSY.

---